

PROCÈS

de Christian Michaud

«On avait sûrement calomnié Joseph K..., car, sans avoir rien fait de mal, il fut arrêté un matin...»

Franz Kafka
Le Procès

LE JUGE

Voilà. Je reprends mes aises. Je reviens dans la grande famille. J'enfile la sombre cape des jugements sournois. A partir de maintenant je suis terrible. J'ai le regard des femmes jalouses et pieuses. J'ai le regard des hommes de bien, des hommes de rien. J'ai le regard des enfants beaux comme des chérubins et méchants comme des pièges. Je m'habille d'inimitié et de malamour. Je dois ressembler à la vengeance. Ma toge est un linceul, ma tribune un abattoir. Je dois ressembler au monde et en être l'arbitre. Je suis juge et paria. Ah! métier difficile que le mien. Je dois faire le beau et représenter le bien, m'appeler Dupont et avoir des airs de bourgeois, ou m'appeler de Nemours et avoir des vœux de gueux.

Les hommes cacochymes, cadavéreux et secs comme des potences, m'affublent d'un surplis de haine, m'enfilent la cagoule des bourreaux. Ainsi je tue plus facilement, avec moins de réticence. Ma langue est un couperet, mon code est une bible. J'ai le pouvoir des dieux de l'Olympe mort, ce cimetière de l'idéal humain, ce charnier de la bonne conscience. On me prie de faire justice, puis on se barde d'indifférence. Je suis juge, la société le veut. Je digère ses valeurs et je vomis ses vices, et quand mon marteau cogne pour la sentence de mort, les hommes s'endorment tranquillement.

Ce procès est le procès du rêve ou du cauchemar, celui que chacun traîne dans la peau, à fleur de coeur ou au bout du poing. Celui qui fait couler des flots de haine sur les foules endormies, qui au réveil ne s'étonnent pas d'être plus méchantes que la veille. Ce procès est le procès de l'individu seul, malade et repu de la charogne qui l'entoure. Ce procès est le procès de l'homme collé à la femme et qui de cauchemar en cauchemar saute de crime en crime et qui de rêve en rêve ou de femme en femme saute de haine en haine, sous l'oeil curieux d'un auditoire affable, sous la langue acerbe de quelque curé, militaire ou politicien demeuré quelque part dans son ventre, par hiérarchie ou par hérédité.

Et nous sommes tous ces jurés, fornicateurs habiles, oublieux pour un instant de nos esprits merdeux, prêts à jurer de notre probité, vautours à l'affût, carognes dans l'âme, faux-culs à ne plus oser s'asseoir. Tous nous sommes ces jurés abâtardis, tous nous sommes des criminels, des fous et tous nous sommes conviés à cette audience où je suis juge, où vous êtes jurés.

Voilà, je reprends mes aises. Je reprends mes aises de valet et de tortionnaire. Je reviens dans la grande famille. J'ai enfilé la sombre cape des jugements sournois. A partir de maintenant je suis terrible.

Je ne suis pas fâché de te voir cité, homme disgracieux et fourbe, tu as la stature taquine, que veux-tu, tu es un bel exemple de maniaquerie vicieuse et je te frappe en plein, il le faut. Je ne voudrais pas que tu oublies les tenants de ta présence ici. Voici: tu vis comme une bête malade, tu as besoin de ces sortes de vaccins violents qui brûleraient tes teignes. Sache que tu figures ici tous les fléaux de la terre, tu

en es la cause, tu en démontres les effets. Tes prénoms sont communs, tes familles sont communes, tu as tous les défauts et le souffle commun des hommes écrase ta poitrine. Tu n'as pas de beauté, ou vaguement celle de tes colères. Et puis tu es malade, misérable, courbatu, enfant de femme perdue ou de père alcoolique ou de père perdu ou de mère alcoolique, ou encore tu es père sans savoir l'être ou père trop fatigué, ou père incestueux ou enfant de ce père. Tu es sale et teigneux, laid et minable. La seule idée de dieu te rend trop misérable pour que tu y croies. Tu représentes ici tous les hommes, tu représentes leur malhonnêteté, leur violence, leurs vices, leurs délires. Tu représentes leurs crimes, leurs prouesses débiles, leurs plaisirs obscènes, tu représentes enfin leur mort.

Je fouillerai ton fond comme on fouille une bourse. J'en extrairai le pus gluant. Je n'y mettrai aucune haine, aucun mépris. La société m'a choisi pour représenter son pouvoir, elle t'a choisi pour représenter ses tares. Nous voilà devenus d'indispensables protagonistes. Il faut des fous et des rois pour faire une bonne cour. Le roi frappe le fou, le fou chante le roi et dans la maison basse où tu vis, ta tête cogne contre la conscience commune, l'attouchement visqueux des gens méchants. Nous voilà devenus d'indispensables protagonistes. Et la rumeur précieuse des foules fait de nous des idoles.

Je n'aurai pas affaire à tes noms, l'individualité est dérisoire et l'identité mesquine. Tu seras l'homme, le fourbe. Je serai un cyclope fier et debout, sans équivoque. Tu posséderas les scandaleuses caricatures du diable, de ces espèces de griffons belliqueux qui vident les têtes, cette tique affreuse que les hommes appellent méchanceté, bêtise, violence ou haine. Et tu seras méchant, bête, violent et haineux comme l'est tout le

monde et comme personne ne peut l'être. Mais tu ne seras pas sauvage, tu n'en as plus les moyens. Puis tu seras une écharde de cette humanité peureuse et traquée, tu seras le fou des rois paralysés par les honneurs, tu seras le roi des fous donneurs de sang, pleureurs de détresse et tu seras immensément laid et minable.

L'ACCUSÉ

Je suis beau et je n'ai pas le souci d'être bien puisque me voilà muni de tous les pouvoirs d'être. Je saurais même dévoiler des faces inattendues du mal, l'imagination ne me manque pas. Je vais la chercher chez les ivrognes, chez les étrangers, chez les bourgeois, chez les gens stupides, chez les pauvres. Je n'aurai pas à fouiller tes archives, juge. Je peux m'autoriser la démonstration de toutes les tares, tu m'y conduis. Je porterais mal un nom, c'est vrai. On n'aurait que faire de cette vaine caractéristique. Le nom réduit le désespoir de vivre. Partout on se fait un nom, puis on le porte comme une parure. Et c'est toujours le nom qui fait le pouvoir de celui qui le porte, n'est-ce pas, juge? Juge! Que ton nom sonne bien dans les consciences !

Je suis beau et j'ai aussi le souci d'être laid. Il faut dire que le crime me va bien. La beauté n'est vraiment belle que lorsqu'elle déchoit et une certaine laideur est cette déchéance. Je suis le roi des fous ou le fou des rois, dis-tu? Je suis le poing fermé dans la poche de l'autre. Je suis la langue fielleuse de ma voisine. Je suis la nourriture des chiens policiers. Je suis la nourriture des policiers. Mais je suis aussi le coeur ferme de quelques amitiés frileuses. Je suis l'amoureux imbécile de

quelques femmes vénales et je suis aussi le vieil enfant jeté d'une tombe morbide. Je suis un père souffrant. Je suis un fils sanglant et toi, juge, tu es le vain psychiatre qui se donne les armes propices à ses petites guerres. Tu es aussi le metteur en scène des tueurs anonymes et je suis devant toi par complaisance, par lassitude, pour le besoin du spectacle, par jeu. Tu as dans le regard la rigueur conne de tes lois et dans le coeur la cruauté des fauves.

Moi, je suis beau et je représente encore les dieux de tout poil, de tout acabit. Dieu de la guerre, dieu du stupre, dieu de la haine, tous ces dieux païens qui nous aident à vivre, et ton Olympe grassouillet et prude, juge servile, croule sous la ruine de ses fausses vertus. Quoi? Tes maîtres restent cois devant tant de malheur? Tes maîtres bourrés et vicelards savourent à être punitifs? Que ferais-tu d'un monde sage et sans cruauté? On a dans le regard la rigueur conne de nos lois et dans le coeur la cruauté des fauves.

LE JUGE

Tais-toi, silence, je parle, j'autorise, je juge. Silence. Je réclame le silence au prix d'un bon jugement, tenu sous l'oeil complice de mes seigneurs et maîtres, les dieux pénates du crime. Je t'accuse d'être dans les rangs de toutes les bassesses, employé que tu es à ternir ce reste délicat que les hommes conservent avec tant de mal, ce semblant de sotte limpidité — ça se trouve dans la région du coeur — et ça s'appelle la sensibilité, l'amitié ou l'amour. Ce reste qui nous donne la grâce des démons couchés de l'Olympe moderne, les démons atterrés de nos empires paranoïaques. Tu es là pour trahir, tu es là

pour maudire, pour crever les valeurs sûres, celles sur lesquelles nous sommes assis.

Tu as tué, ou tu tueras et je te tuerai donc, je te ferai avaler ton crime, ou celui que tu vas commettre, ou celui que tu n'as pas encore commis. Regarde cet oeil qui n'a jamais saigné de la colère de meurtrir, regarde cette main qui n'a jamais tremblé de la colère de frapper. Je suis ton juge, défends-toi.

L'ACCUSÉ

Endosser le rôle d'un assassin n'est pas chose facile, pourtant on traverse la vie avec le crime marqué au front. Cet extraordinaire instinct de violence nous empêche d'aimer, mais nous aimons pourtant, à la manière qu'on peut, c'est-à-dire sans manière. Tu t'acharnes sur ma beauté brutale, juge? Tu n'as jamais aimé sans manière. Tous ceux que tu représentes non plus. Tu n'as jamais aimé les dissidences, pourtant tu aimes les putains. Tu n'as jamais aimé la souffrance, pourtant tu aimes la guerre. Je vais jouer le rôle de l'assassin, puisque tu l'exiges, puisque tu le veux. Je te montrerai comment on peut aimer sans manière, comme un animal fiévreux et chassé, sourdement et sans prestance. Je vais jouer le rôle de l'assassin et je serai un assassin. La pensée de l'acte est égale à l'acte lui-même.

Ma main a frappé et j'ai regardé ma main, comme on regarde un objet sans nom, hideux et malhabile. J'avais au bout de moi une griffe qui pendait involontairement, animée d'un autre nerf. Je la regardais de loin, de si loin que cette colère vaine pleurait d'un autre corps. Je t'assure que j'étais absent à mon crime. Jusque là, j'aurais pu vivre... je vivais

avec les hommes, entassés que nous sommes, chaleureusement amassés au bord de nos tombes. Je croyais pouvoir supporter tous ces coudes plantés dans mon ventre comme des aiguilles — il y en avait qui se frottaient les mains dans mon échine. Chaque homme est un trou, chaque homme est un mort et ces tombes béantes qui vous regardent, froides et invitantes, ces portes noires ouvertes sur le souffle court de la peur et ces amis haineux qui vous aident à brûler les fiels de vos colères d'enfant. Pense, juge, pense que tous ces gens s'aiment et savent mieux que personne ce que l'amour ne veut pas dire. Moi, je pensais pouvoir survivre à tous ces coups portés à mon insu. Lorsque vous êtes trop entourés, vous ne savez plus d'où viennent les fâcheries. Alors je m'efforçais de vivre au sourire de mes congénères. Tu sais, juge, ce sourire mielleux et faux comme la messe. Abreuvé de cette bonté chrétienne, n'est-ce pas, je me suis longtemps cru choyé comme un enfant, même malgré ces insupportables picotements ventraires.

Soit, je m'abreuvais aussi à ces aiguilles vengeresses. Ce sont des armes efficaces et bien utiles. On nourrit ainsi les petites haines de la promiscuité. «Homme, je ne supporterai ta présence que lorsque tu seras cadavre». Avant je dois faire avec, m'inventer des amitiés minables pour faire bonne figure. Pleurer même pour faire croire aux soutiens. Mal aimer quand il faudrait tout simplement haïr. Mais je suis un homme de qualité, tu vois, juge, et j'ai des sentiments si aimables que je désarme aussitôt. C'est étrange à quel point un homme désarmé peut devenir la proie des autres. Je suis beau et je ne supporte pas les blessures, c'est tout. Je ne demeurerai pourtant pas assez beau pour faire valoir à ces fils de chiens les fausses grâces de mes habituelles grimaces.

La peur me donne parfois un sourire de pierre creuse. Vous évitez ainsi les pires désenchantements. Mes grimaces reviennent sans cesse, caressant ces Pythies démentes qui m'entourent de leur ardeur aiguë et sauvagement m'enfoncent plus profondément les pointes vives et froides qui me font savourer les délices de la guerre... tu comprends, juge? Alors qu'ai-je à faire de tes yeux d'huile sainte ou de tes mains de noble rancoeur? Je suis un assassin de l'ordre. Juge tes congénères et tu m'auras jugé. Mais je reviens à ma main, cette pénible croche. Ce sang qui goutte de mes doigts vengeurs, ces doigts, instruments d'une émotion totale, humaine et profondément aimable, ces doigts que je tends vers toi, contiennent des tendresses insoupçonnables, inouïes. Oui, ce sang qui goutte de mes doigts est le sang d'une trop cruelle blessure pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. On ne revient pas sur le sang noir de l'histoire. C'est un sang qui nous a fait les plus belles boues, les boues solides qui ont scellé vos nouvelles lois.

Ah! juge innocent, sais-tu que tu es assis sur des tables sanguines? Tes aïeux te servent de séant, alors juge-moi en fonction de ce sang versé pour de moindres causes et sois juste.

LE JUGE

Quelle extraordinaire manière de me donner congé. Ah! je sens que j'ai affaire là à un accusé peu commun, un de ces habiles dialecticiens qui parviennent, par le jeu aisé de la parole, à se sortir des pires extrémités. Tous les détours sont permis pour se disculper et surtout dérouter les esprits sensibles, faire que les regards se tournent lentement vers le plus faible, dédaignent l'accusation, méprisent le bourreau,

pleurent des larmes de vaincus, alors qu'ils sont au banc des vainqueurs. Ah! le juge a souvent le rôle plus ingrat que celui de l'accusé. Quelle dérision! Quelle absurdité! Et les jurés s'attendrissent, dis-je, ils pleurent et reconsidèrent l'espace d'une larme leur coeur sec comme une souche et le voient suinter d'un pus vieux comme le monde. Bah! fichu métier que celui de juge, sans cesse renié par les siens. Mais je ne m'avoue pas vaincu et il demeure que tu as tué, voilà ce qui importe.

Tu as été taquiné, dis-tu, par des aiguilles malicieuses? Viens donc parcourir mon corps et tu y croiras voir la peau d'un drogué. Je suis moi-même pointillé de ces infâmes seringues de terreur. Tu n'es pas seul à souffrir. Ce tamis noir de ma peau, c'est toi, c'est ta race, ce sont tes délires, c'est ton insoumission. A partir de maintenant, je suis responsable de tes crimes. Je les endosse, je les lèche, je les respire, je les dévore. Tu me mets au supplice. Je suis peut-être juge, mais j'ai aussi une conscience. Je ne suis pas que bourreau. Je mène une vie exemplaire — du moins je le crois. Je suis aussi entouré que toi de laideur infâme. J'ai aussi une voisine, j'ai aussi des enfants râleurs, j'ai aussi une femme criarde. Mais j'ai aussi une bible, un code, une situation, des besoins, une raison qui barre mes vices, des vices qui conchient ma raison. Mais je suis juge et ici mon devoir est d'être parfait. Ce tribunal n'est pas une H.L.M. Et tu me mets au supplice. Je dévore tes crimes, maintenant et à venir. J'ai la peau truffée de pointes.

L'ACCUSÉ

Juge, tu es tueur légal, tueur à charge de la cité, tueur à gage de la société. Cette société m'a fait tueur pour te nourrir. Je te répète, je ne suis pas l'instigateur de mon crime. Par ma main ont tué des milliers de congénères têtus, repliés sur eux-mêmes, dans des attitudes de guerriers soumis. Cette main jaillie de ce corps crapuleux a signé pour la foule un crime insaisissable, tenace comme la haine des peuples, que chacun a dévoré avec la jouissance des monstres terrés en lui. Et ce n'est pas un juge qui viendra y changer quelque chose. Tu m'y as envoyé, accaparé de tes grâces canailles Mon meilleur ami m'y a envoyé, accompagné de sa plus pulpeuse caresse. Mes femmes m'y ont envoyé, accouplé à leur sexe brutal comme à une traque. Sous l'accolade de ces monstres j'y suis allé et j'ai tué. J'ai tué comme on fait une prière, sans savoir pour qui ni pourquoi.

LE JUGE

Tu te trahis, tu prétends avoir tué sous l'instigation de tes congénères, soit, mais pourquoi toi, pourquoi t'aurait-on désigné pour accomplir cette vile tâche? Tu n'es pas seul à supporter le délire général. Tu n'es qu'un infime détail de la grande fourberie. Pourquoi ne m'aurait-on pas choisi, moi, qui ne suis pas toujours embarrassé de cette toge cruelle, de ce linceul opaque qui ne laisse rien voir de mes canailleries possibles? Crois-tu, accusé insensé, que je ne t'envie pas de connaître le crime? Cela doit avoir du bon — ceci dit sous ma toge imbécile. Ah là! que personne ne m'entende, mais je parle en mon âme et conscience, devant mes maîtres avoués

qui entendent que je remplisse ma fonction comme il se doit. Donne-moi un peu de ton crime, que j'y goûte. Le jugement n'en sera que meilleur. Pourquoi as-tu tué? As-tu goûté à autre chose plus délicate que la haine?

L'ACCUSÉ

Je n'ai tué qu'en fonction de ma terreur, ou de mon esprit fébrile à ne vouloir s'user aux caresses des rustres. Il n'y a d'insupportable que la laideur et les gens vous regardent en plein, sans arrêt, les yeux rivés sur vous comme des fers. Rivés sur vos terreurs, sur les défauts d'un corps putride, d'un corps qui vous fait mal tellement vous l'avez salopé. De ce corps qui vous salope, nom de dieu, que vous n'aimez plus et que vous ne faites plus aimer. Et ces yeux le regardent, torves et inquiets, accusateurs et lucides. Et tu regardes la main d'un autre accomplir la trajectoire classique d'un meurtre. Cette main charmée par l'élan du dieu vengeur qui ricane, lamentablement. Le sang qui pleut au bout de mes doigts est le liquide bénéfique et salutaire de tes gouailleries, juge cynique. Tu devrais m'aimer, tu devrais m'aimer et aimer cette pince affreuse qui vient vers toi, libératrice, gageuse de tes besoins, de tes envies et qui éprouve le délire de plonger dans tes entrailles pour t'écraser le coeur.

Juge médiocre, ton intérieur est fade comme une soupe, tes viscères sont les cordes de tes gibets, tes dents sont le ciseau de ta guillotine et ton coeur est le tambour régulier qui accompagne le condamné à mort. Si je détruisais ce tambour, ton intérieur s'écroulerait pour te noyer, tes viscères se noueraient pour te pendre et tes dents te dévoreraient et te

vomiraient sur une place publique, très tôt le matin, sous l'oeil amusé de tes complices et maîtres, les bourgeois frileux cachés derrière leurs persiennes obliques.

LE JUGE

Bel enfant du mal, je ne suis pas vexé. Et je ne suis pas ton père. Je ne suis pas responsable de ta déroute. Je m'en voudrais d'être le géniteur d'un tel monstre. Et tu savoures ta prouesse comme une bête carnassière. Je te plains. Je te châtierai tout de même. Je te supplicierai et tu mourras en tenant ton coeur froid entre les dents. Je ne suis pas juge de tes sensibleries, homme ridicule et vain. Tu es ici pour te défendre de tes crimes commis ou à venir, de tes crimes d'insoumission. Ces diverses parties de toi échappent à ma loi et ont à justifier de leur inconvenance.

Toi, tueur en puissance, tu as achevé par la pensée tous les hommes qui t'ont touché de l'oeil ou du poing. Tu as refusé de voir où était le chemin de ta liberté: demeurer parmi eux, le poing rivé aux poches et la lèvre muette, le corps définitivement tu. Alors tes congénères t'auraient porté aux nues de leur terreur, t'auraient soulevé comme ils soulèvent leurs politiques, t'auraient caressé de leurs maigres mains fouineuses, à la recherche étouffée des crimes qu'ils n'ont jamais commis, ni par la pensée, ni par la prière. Ah! mais si ces crimes commis ou à venir suffisaient pour t'embastiller, je t'embrasserais mille fois, je te porterais aux nues de ma jurisprudence. Je convoiterais pour toi un fauteuil de juge. Défends-toi, je t'accuse. Je t'accuse de vivre en aparté, de ne pas te soumettre aux grandes connivences civiques. Les lois ne sont pas faites

pour les chiens. Je te préviens, homme, défends-toi. Les jurés sont malades et fatigués. Ils ont bu toute la nuit et dévoré viandes et femmes. Ils ne sont là qu'appelés par un devoir d'état. Sous cette carapace de graisse ne dorment pas les anges. Non, là-dedans croupissent des harpies frileuses, des goules échaudées qui ne demandent qu'à bondir sur toi de toutes leurs ailes crochues pour te mordre la face et te laisser ensuite pantelant devant moi, vieux loup déchu, maigre mangeur de restes. Parle. Défends-toi. Tu as tué. Fouille dans ta mémoire scélérate. Retrouve ton crime. Tu as tué.

L'ACCUSÉ

J'en ai eu d'abord l'idée sauvage, belle, attirante comme une étoile. Tu vois, juge, ces hommes m'entouraient, me demandaient de les regarder, de les aimer, de leur sourire. Ils sont trop laids... et lorsque je regarde à terre, on me frappe d'yeux torves et salés, on me pince d'ongles cornus. Je suis au bord de la vie comme au bord de leur tombe. Je n'ai pas envie de regarder leur tombe, car de plus il faut les baiser, comprendre, acquiescer, accepter leur maudite denture grise qui tend des baisers de fiel. Je ne peux pas les aimer. Mais je suis d'une nature si peu convaincante, comprends-tu, juge? Et les hommes sont si pernecieux. Ils te guettent au détour du chemin. Ils te piègent. Les femmes te piègent parce que tu poses sur elles ton oeil lourd. Les enfants font des noeuds à tes nerfs, te bousculent, t'exhortent à des retranchements si banals que tu ne résistes pas à leur faire des manières. Tu te regardes vieillir. Tu considères tes nerfs dans leur étui brûlant. Tu pleures de rage et tu tues.

Mais je vais t'expliquer mon crime possible, puisque je n'ai

pas tué: je suis père, je suis enfant, je suis père malade de l'indélicatesse de l'être, comme on doit être malade de l'indélicatesse d'être un ami. L'amitié est délicate (ça me fait pleurer mes dernières larmes de tendresse). Les enfants sont si lourds, si là, si présents. Ils me vieillissent cette patience à supporter leur présence et je les assassine par l'esprit malade qui m'habite. Comme j'ai pu tuer mes chats «...mais j'ai jamais tué de chats, ou bien il y a bien longtemps, ou bien j'ai oublié, ou ils sentaient pas bon...», comme j'ai pu tuer toutes mes familles, «...parce que, chez ces gens-là, Monsieur, on s'en va pas...» toutes ces entités trompeuses qui me regardent faire et qui ont sans arrêt mis leurs yeux dans mes hantises, dans mes complexes magnifiques, dans mes forces d'homme égoïste et orgueilleux, jusque dans la moelle de mes os. J'ai peur de la vie, mais je ne le fais pas savoir, ou je n'y parviens pas. Je suis enfant aussi, père de cet enfant et enfant de ce père. Martyr et tyran, père martyr, père tyran.

Ah! en avoir eu un pesant comme une pierre tombale et qui vous a tué de cet amour silencieux des pères rongés d'aigreur et d'alcool. Mon père avait tué en moi les meilleures mascarades, celles qui auraient pu me permettre d'être aujourd'hui à ta place d'assassin assermenté. J'ai eu un père de guerre, c'est pourquoi je ne suis pas un lâche. Je m'accuse d'avoir envie de tuer. Mais je veux aussi être un père bruyant et indiscipliné, afin de détruire la mascarade qui point à l'horizon de mes fils. Bientôt ils auront à répondre à des juges comme toi, ridiculement installés derrière leurs maigres habitudes. Ils auront eux-mêmes tant souffert des regards posés sur eux qu'ils en seront devenus sourds des cris diffamatoires. Et ces juges tarés se vengeront sur mes fils vaincus, comme tu te venges de tes horreurs sur moi, pauvre vaincu.

Je ne me sentirai pas las avant de t'avoir conquis, juge. Mais je ne demande pas à te convaincre. On ne convainc pas les loups d'avoir les dents trop longues. Tu vois, juge impitoyable, cette société épie mes gestes, guette mes tentatives, digère mes sollicitudes. C'est une société cannibale. Tu ne vis qu'en fonction de ton voisin. Si ce voisin a décidé que tu n'existes pas, crois-moi, juge indéracinable, tu n'existes pas. Il t'assassine de sa langue perfide, de ses yeux de jets d'acide. Ne regarde pas les hommes et tu seras vivant et seul comme la mort. Regarde les hommes et tu seras mort comme la vie, blanchi par les salives aigres qui gouttent de leurs commissures. N'est-il pas souhaitable de prendre les devants? De s'armer du même oeil terrible, de même froide salive et s'en venir sur leur tombe jeter dans la poussière de la mort ces êtres malades, timides comme des fillettes, méchants comme des teignes, faux comme les dieux? Je n'ai donc pas tué. J'en ai eu seulement les vellétés, les attouchements de la haine qui nous passionne tous.

LE JUGE

Nous avons pourtant convenu d'une justice exemplaire, tu dois en convenir, accusé malin. Ma justice empêche tes voisins belliqueux de te tuer vraiment. Reviens donc à des sentiments plus justes, plus réels. Personne ne te veut du mal. Si on achevait tous les imposteurs de l'amour, ne resterait-il que toi? L'amour ne se mesure pas au nombre des caresses, ni la haine d'ailleurs au nombre des coups. Ne penses-tu pas que la justice donne une mesure à tout? Les extrêmes de l'amour et de la haine mènent au même résultat, accusé inconscient,

la mort. Tu n'as pas à te faire juge de ta société, si minable soit-elle. Tu n'as pas à vomir sur elle ce que tu vomis en toi. Tu es malade. La société n'est pas un hôpital. Tu te défends fort mal, voilà tout. Je te crois pire que les autres, toujours à trouver une excuse à tes actes, accusant ton monde, accusant tes juges.

Ton crime ne se borne pas à avoir eu envie de tuer, ce serait là bien piètre chose et qui n'aurait pas valu ta citation. Il y a des choses plus graves encore auxquelles tu devras répondre. Non seulement tu as levé la main sur ton voisin chétif et délateur. Non seulement tu as frappé les hommes qui t'ont voulu tout le mal de la terre. Non seulement tu as griffé des femmes pudiques et insupportables. Non seulement tu as frappé des enfants infernaux... allons, accusé fornicateur, patriarche du sexe, vieux tribulateur des chairs jouissives, tu as saigné des filles gentilles comme des chrysanthèmes. Tu les as saignées de ton gourdin affreux. Tu as mangé à ces frayeurs puérides, puis tu les as regardées vomir et pleurer à ne plus trouver de l'eau. Sans tendresse l'as-tu fait comme on se couche au lit des femmes belles à la nuit passante, au plus noir du destin? Sans tendresse les as-tu choyées, comme on choie les chattes si maigres de la vieille Europe et si maigres soient-elles, on les aime encore? Les as-tu sans tendresse transpercées de cette pique affreuse qui pousse entre tes jambes et qui donne une triste idée de l'âme? L'as-tu fait sans tendresse et sans âme comme on se mouche bruyamment sous l'effet plus amorcé d'un pleur qu'on ne croit déjà plus sincère? Je ne te demande pas de discours, homme lubrique. Je t'accuse d'inceste, de vices, d'abominables délices sur des filles gentilles comme des chrysanthèmes.

L'ACCUSÉ

Voilà bien la dernière platitude de l'homme, sa dernière plaie. C'est se donner en pâture à celles-là même qui vous guettent et vous dévorent. La femme est une mante, une mante affreuse, insatiable. Son lit est une tombe blanche et molle dans laquelle vous mourez, horriblement nu au côté de votre supplicière qui lentement vous enveloppe, vous digère et vous anéantit. Il vous reste dans ces tombes, après le cri mystificateur, un corps flasque et vidé. Vos chairs se sont tues comme se tait votre coeur. Les chairs du sexe coulent hors de vous, vous êtes à la merci de la mort. Je parle là des amours perfides qui embellissent les femmes. Je parle là des amours qui ont l'éclat de la tempête. La femme vous colle, vous crève comme le papier tue-mouches. Elle dégage l'odeur signifiante des envoûtements. De bonne guerre vous y venez, tandis que lâchement vous reconsidérez les reines. Vous les affublez de masques idéaux, terribles de mollesses et de coulures informes. Vous plongez dans la femme. Vous entrez dans sa désuétude.

Et j'ai goûté à des délices plus ternes encore. Imagine, juge indiscret, je suis à l'écoute de ces appels comme une bête aux aguets. Lorsque le chant de la femme vous a saisi, vous êtes bien loin de considérer l'état de vos vertus. Vous vous devinez des instincts indicibles. La femme vous autorise le crime, si elle ne vous y pousse. Vous adorez cet état de chose. C'est lorsque vous l'avez prise et laissée que vous devenez son assassin. Vous la tueriez? Vous tueriez une entité vide et affreuse. Un animal assouvi qui aurait joui d'avoir mangé vos complexes, l'espace d'un orgasme. Qui aurait joui de vous avoir amené à perdre un peu de vous dans leur ventre ingéreur.

Ingéreur de vos faiblesses et de vos couardises. La femme regarde l'homme mourir, atterré sous ses chairs déchues. Elle considère sa proie. Et je m'embastille dans leur complot. J'amidonne mes instincts pour obtenir le pouvoir. Il faut manger à ce ratelier pour faire croire qu'on les aime. Sans cela elle vous jette au premier rat venu et vous devenez très vite le cadavre de ces amourettes passionnées. Je suis un lambeau de ces amours fades. Je suis un lambeau de mes colères. Mais je n'ai pas peur de tes lois, juge. La haine me préserve. L'amour me nargue. Le sexe me donne des allures d'homme. Le crime ne sert à rien. Je le répète, je n'ai pas peur de tes lois. Ce ne sont pas les miennes. Je refuse de croire à ton procès fantoche. Je parais devant toi par mon bon plaisir seul. En fait tu représentes ici mon voisin de tous les jours, muni de son énorme pouvoir de regard sur moi, muni de son caressant et honnête pouvoir de délation. Tu es la femme perfide. Tu es l'enfant rageur. Tu n'es pas mon juge, tu es mon assassin. Tu es ce voisin ridicule dont l'oeil envieux viole mes femmes, bat mes enfants et me plante droit au coeur l'aiguille de la haine. Je n'ai plus à me défendre puisqu'en même temps je deviens ton juge, puisque ton voisin. Je pourrais poser un regard de fausse tendresse sur ta femme servile. Je pourrais poser une main de fausse caresse sur tes enfants débiles. Je pourrais ficher une pointe de fausse détresse au plus velouté de ton coeur. Mais je ne te déteste pas puisque je n'ai pas à t'aimer. Non, je n'ai pas peur de tes lois, ce ne sont pas les miennes. Et je ne tue pas pour mon plaisir. D'ailleurs je n'ai pas tué. Seule ma pensée assassine. Peut-être. Tu ne sauras jamais rendre aimable le peu de sentiments qui courent tes villes. Tu te présentes à coeur fermé devant tes ennemis de coeur, tes ennemis de classe qui te font la guerre pour ne pas

avoir à te faire l'amour. Il n'y a pas d'entre-deux. Je suis un tueur en puissance puisque je ne suis pas amoureux. Tu es un tueur en puissance puisque tu n'es pas amoureux. Tu es mon assassin, juge. Fais ton devoir et tu seras héros. Tu redonneras à l'homme son blason de guerrier. Tu redonneras à la femme ses mandibules de mante. Tu redonneras à l'enfant son masque de père. Tu redonneras un siège précieux à ta société cocarde.

Juge, ta conscience est démesurée. Tu as trop de pouvoir. Les bourgeois sont trop nombreux. Il y a trop d'assassins parmi eux. Si tu me condamnes, tu ne condamnes que la canaille et tu laisses impunis les tiens qui ont de l'argent mou et un coeur de pierre. La vraie justice serait de te faire justice. Ça ferait trembler les foules qui sucent tes paroles. Ça ferait danser les tueurs dans leurs culs-de-basse-fosse. Ça ferait frémir les femmes qui te manipulent. Fais-toi justice, juge. Tu étoufferas les guerres. Les grandes haines s'apaiseront. Les grandes amours renaîtront peut-être. Les chiens quitteront les policiers et moi, pauvre accusé innocent, je perdrai mes velléités de violence. Je perdrai mes envies de stupre. Je deviendrai soucieux et sociable comme jamais. Je deviendrai amoureux vrai, amoureux fou. Les femmes auront quitté leur allure d'araignée, d'insecte dévoreur. Elles seront belles et aimantes, tendres et sincères. Oui, juge, fais-toi justice et le monde t'en sera reconnaissant.

LE JUGE

Si ce procès n'était pas un procès de l'esprit, un procès du coeur, je demanderais aux jurés de se retirer et de délibérer.

Mais ici tout le monde est du spectacle, et chacun devrait ronger sa tumeur comme une maladie pudique. Bel accusé que voilà. Qui accuse plus que ne se condamne. Ma fonction en a souffert, je crois. J'ai bien peur que l'idole ne soit pas celui qu'on pense. Accusé, ma loi ne te soutient pas, elle te condamne. Peu importe si je suis un imposteur, le fait est que je suis à ma place. Je suis juge et ton sort dépend de mon bon vouloir. C'est moi qui tiens les clés de ta liberté et je n'ai pas besoin de faire figure de juge loyal. La société nous regarde. Tu ne réussiras pas à me faire perdre la face. Je suis trop important. Mes familles sont trop nombreuses. Mes pères sont là qui me contemplent, me soutiennent. Mes frères sont là qui m'accompagnent et me sollicitent. Les valeurs mises en cause sont trop bien protégées. Nous ne laisserons pas le mal s'infiltrer dans nos principes. Nous sommes sains, nous sommes solides. Nous sommes les protecteurs d'un système parfaitement rodé. Tout est bien dans le meilleur des mondes. Je ne suis pas seul. Je suis là pour défendre les vraies valeurs. Tu n'y toucheras pas, accusé dément. Tant que je monterai la garde, il faudra me marcher sur le corps. Tu ne passeras pas, tant que je serai le sphynx, le cyclope debout, la sentinelle attentive, le guerrier insoumis. Tu ne sèmeras pas la tempête. Ton juge est là qui te regarde et te condamne. Ton juge est là, fier et terrible, incorruptible, grand et beau comme la justice et comme dieu. A quoi me servirait d'avoir peur? J'ai confiance. Je représente la vérité. Je représente la loi. Je représente la morale. Je sortirai vainqueur de cette traque, je le veux...

...Mais que mes seigneurs et maîtres viennent me seconder. Que ces foudres de guerre raniment leurs fléaux. Que mes maîtres m'accompagnent, ne me laissent pas aux griffes de la

violence. Que les dieux pénates du crime viennent chercher leur fils. La morale doit sortir vainqueur. Je dois sortir vainqueur. Pourquoi ai-je l'impression horrible d'avoir la peau d'un accusé? J'ai le pouvoir d'un juge! Mais je m'affaiblis. Je me déracine. Ma responsabilité est trop grande. Il me semble que je suis seul à la tenir. Il me semble que mes édiles disparaissent derrière leurs murs sans fenêtres. Les voilà qui condamnent mon inefficacité. Ils me jettent dans leur geôle. Ils me renient. Ils me disgracient. Ce sont des loups mangeurs de restes, buveurs du dernier sang de la justice molle. Où se trouve la justice, celle à laquelle je croyais? Où se trouve la noble cause? Où se trouve la vérité? Je suis soudainement si disgracieux et fourbe. Où sont mes édiles? Où sont les fauves? Où sont les vraies valeurs? Où est la morale? Je veux un juge suprême qui me regarde, qui considère ma fonction. Je me fais bourreau, tortionnaire et tyran de mon sacerdoce. La société me condamne-t-elle? La société me considère-t-elle? Non. Elle me regarde perdre avec délices, avec délectation. Comme les loups regardent périr les leurs, plus faibles et plus reniés que jamais. Ah! société parjure. Regarde mourir un juge et tais-toi. Soumets-toi au silence derrière tes lucarnes obliques. Tu laisses crever un des tiens, celui qui a le plus cru à tes parades et à tes valeurs. Regarde-le brûler sur la braise de la fausse chaleur humaine. La chaleur humaine? C'est le feu du four crématoire, avant cela ce n'est rien. Quel curé, militaire ou politicien vengera ma gloire, mon honneur, ma fortune, ma famille? Quel dieu sénile daignera descendre de sa couardise pour venir pleurer sur ma pierre: «Ci-gît le juge paria, mi-homme, mi-dieu, tueur et vengeur. »?

Accusé, lève-toi, reprends tes aises. Reviens dans la grande famille. Enfile la sombre cape des jugements sournois. A

partir de maintenant tu seras terrible. Tu auras le regard des femmes jalouses et pieuses. Tu auras le regard des hommes de bien, des hommes de rien. Tu auras le regard des enfants beaux comme des chérubins et méchants comme des pièges. Prends ma toge, elle devient véritablement mon linceul. Prends ma tribune, elle devient véritablement mon abattoir. Sois juge et détruis-toi.

Quant à moi, juge déshonoré, je quitte ma hargne.

On ne se sort pas du procès de soi-même où juge et accusé tiennent le même rôle. La société est leur charnier et l'individu est sa charogne. Juge ou accusé? L'accusé a eu le courage de se regarder le ventre. L'accusateur a découvert le sien. Il se fait tous les jours des partages de ce genre. L'accusé peut mourir, la loi ne sera pas sauvée. Et le juge perd pied. Il dévoile lentement son hypocrisie. Si mes vices ont été tous les vices du monde, c'est que le vice a du bon. Qui ne le sait pas? Le juge? L'assassin? L'assassin n'a pas à le savoir, il le vit. Le juge doit le savoir, puisqu'il s'en défend. Dans ce procès du cœur et de la raison, il y a surtout le doute qui s'impose. Celui que nous tenons tous à fleur de peau: la haine, la violence et l'immense dédain qui nous rend indifférents. Je suis criminel et je suis juge. Je suis juge et je suis criminel. C'est un jeu qui vaut la peine d'être joué. Le juge, caressé par l'aile de la justice, sent que le doute s'installe en lui par petites touches crapuleuses. Et je deviens criminel, tandis que j'ai des arrière-pensées de bonté. Je peux encore considérer le bien et laisser les autres faire leur choix. Je me sens extrêmement sociable. Que les hommes soient des assassins? Je m'en fous. Ce sont aussi des anges. Ces deux monstres se battent dans le même homme. Juge et accusé dorment dans la même cellule.

Ils doivent vivre ensemble et mesurer leurs forces. Le juge tue l'accusé et l'accusé tue le juge.

Nous ressemblons tous à des chiens. Nous avons des colères, puis nous sommes serviles. Nous avons de vraies servitudes, puis de fausses libertés. Nous avons des gloires imbéciles, puis des échecs imbéciles. Nous ressemblons tous à des lézards. Nous sommes froids, rigides et fuyants. Nous avons le regard fixe et glacé. Pas de procès sans haine et sans révolte, quand il y a un procès. En mon âme et conscience, je quitte la hargne de mes pairs, ceux qui font flamber haut la justice. Je redeviens soldat, guerrier mourant sous les coups de l'ennemi. Je n'irai pas jusqu'à condamner en moi ce qu'il y a de plus vrai, un accusé, beau et terrible comme un dieu.